

repousse avec indignation. — Elle ne l'aime donc pas ! — Perdu, hors de lui, Mazzaro tire son poignard — Léonor refuse encore — Furieux, il la frappe, et s'enfuit. . . A quelque-tems de-là, il errait dans les Abruzzes lorsqu'il est arrêté par des bandits. Leur capitaine, voyant son désespoir, en profita pour le changer en haine contre les hommes, et lui propose de faire partie de sa troupe. Mazzaro n'espère plus posséder Léonor . . . Sans elle, le monde n'est rien pour lui . . . Il accepte. Ce genre de vie aventureuse et sauvage occupa son imagination, et parvint à le distraire momentanément de ses noires idées ; mais bientôt le souvenir de Léonor revint apporter dans son âme les remords et le désespoir. Il avait beau repousser une horrible image, elle le suivait partout.

Un jour qu'il veillait au milieu de ses compagnons, endormis, agité d'un fièvre brûlante et tourmenté d'un désir qu'il ne pouvait définir, il s'échappe et se dirige en courant vers la ville. . . Oh ! quelle ne fut point son ivresse lorsqu'à l'entrée du faubourg il revit la demeure de Léonor ! C'est là le balcon où, pour la première fois, il aperçut cette fille charmante ; c'est là le banc de pierre où, chaque soir, il venait rêver d'amour et de bonheur ! . . . Son cœur battait avec violence, et de douces larmes tombaient de ses yeux. Tout-à-coup, un léger bruit se fait entendre, pareil au bruissement du satin ; il écarte doucement le feuillage ; à la clarté de la lune, il aperçoit une robe blanche. . . C'est elle ! Il est à ses pieds, Léonor pousse un cri perçant, et suit épouvantée ; il s'élançe après elle, mais la jeune fille repousse ses caresses avec horreur ; rempli de rage, Mazzaro l'enlève dans ses bras, et suit vers la montagne.

Chargé de son trésor, il arrive haletant, et le dépose sur le gazon. Aussitôt ses compagnons l'entourent. Par St. François, dit le capitaine, nous t'avions mal jugé, mon brave ; et nous pensions que l'oiseau de nuit avait quitté son gîte pour ne plus y revenir. — Capitaine cette jeune fille. . . — Est une excellente capture, et je t'en fais des remerciemens au nom de la compagnie ; nous allons la tirer au sort — Sais-tu qu'elle est noble, qu'elle appartient à une famille puissante ? — Tant mieux, morbleu, tant mieux ! La rançon sera bonne, sinon. . . comme je te l'ai dit. . . — Moi seule je l'ai prise, à moi seule elle appartient. — Mazzaro ! . . . ignores-tu qu'entre nous tout est commun ? . . . — J'ai pour elle un amour qui va jusqu'au délire. — Nous l'aimerons tous, de même. — Vous m'arracherez la vie plutôt que de m'en séparer. — Mazzaro, le prix que je mets à sa liberté est de 600 écus, et c'est toi que je charge d'aller en avertir son père. — Je ne la quitterai point. — Pars, Mazzaro, pars, ou d'un coup de carabine je t'étends à mes pieds.

Menacé de toutes parts, et tremblant pour Léonor que sa mort ne sauverait point, Mazzaro cède en frémissant ; il part : il vole comme un daim que poursuit un chasseur à travers les bruyères. Il arrive. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes. . . et derrière on voyait circuler en tous sens des torches et des flambeaux ; inquiet, Mazzaro s'approche ; un domestique passe, il l'interroge. Le père de Léonor n'est plus ! il vient de succomber à la douleur d'avoir perdu sa fille !

A cette nouvelle foudroyante, le jeune napolitain retourne précipitamment sur ses pas. Voici l'étroit sentier qui conduit à la caverne ; voici les épaisses broussailles qui en cachent l'entrée ; c'est là, sous ces roches pendantes, que ses complices devaient l'attendre. Pourquoi donc n'y sont-ils plus ? Il frisonne, il regarde autour de lui. Il aperçoit Léonor Léonor étendue sans vie, pâle, échevelée et les vêtements en désordre ! A cet affreux spectacle, Mazzaro et